

Novembre 2014

S'immerger dans l'innovation sociale

n°10

focales



Le COF.

Vivre dans un container,
c'est possible.



Au sommaire

- 3 Viens chez moi, j'habite dans un container
- 5 «Le prix de revient est très intéressant»
- 6 Accros au métal
- 10 «C'est clair qu'on ne travaille pas avec les yeux»

Vivre dans un container, c'est possible. À condition qu'il soit correctement aménagé bien sûr. Depuis un peu plus d'un an, l'asbl COF (Centre d'orientation et de formation) transforme ces monstres d'acier en espaces habitables. Classes maternelles, bureaux, logements sociaux... ou bars. Tout est envisageable. Pour cela, le COF peut compter sur ses travailleurs et ses stagiaires de l'atelier soudure.

Par Julien Winkel – Photos du COF



Viens chez moi, j'habite dans un container

Vivre dans un container, il faut oser. Pour certains, l'idée peut même paraître interpellante. «Il faut démystifier le container. Et c'est un travail qui est en train de se faire. Nous avons eu quelques réactions choquées à l'idée de faire vivre des personnes dans ce type de logement. Il faut donc que les gens puissent voir à quoi cela ressemble afin de se rendre compte que ce n'est pas si mal», argumente Moïra Bauraind, chargée de communication au COF. Voilà en effet un peu plus d'un an que cette structure agréée en tant que CISP (Centre d'insertion socioprofessionnelle) s'est lancée dans la confection d'espaces habitables créés à partir de containers maritimes. Le tout en permettant à ses stagiaires en soudure de se faire les dents sur ces grandes boîtes de métal dont la taille va de 12 à 25 mètres carrés et qui peuvent être prises seules, ou combinées. Au programme des espaces aménageables: du logement, des kots, des modules de classe, des bureaux. Voire un bar mobile, utilisable lors des fêtes locales, comme cela a été le cas pour un projet concernant les communes de Geer, Donceel, Berloz et Faimés.

Les prix paraissent imbattables: on parle de 35.000 à 40.000 euros HTVA pour une unité. Pour l'heure, 15 commandes auraient déjà été honorées par la structure.

De plus en plus de clients privés

Mais comment le COF a-t-il eu l'idée de lancer ce projet? «Je suis un passionné d'architecture et ce type d'espace habitable existe depuis longtemps aux Pays-Bas ou en Angleterre», explique Étienne Leroy, directeur du COF.

Depuis juin 2013, l'asbl COF (Centre d'orientation et de formation), située à Amay, aménage des containers marins en espaces habitables. Un projet osé, mais qui semble fonctionner.

En provenance de Chine, «la plupart de ces containers en sont à leur premier voyage. Nous pouvons certes les retaper s'ils en sont à plus d'un, mais c'est compliqué. Nous avons ainsi déjà utilisé des containers 'deuxième' voyage, pour une salle des fêtes. Pas pour du logement. Tout dépend en fait du budget et des attentes du client. Un 'deuxième voyage' est évidemment moins cher qu'un premier», explique Stéphanie Close, directrice adjointe.

Au début, l'asbl s'est d'abord centrée sur le marché du logement social. Elle a d'ailleurs remporté un appel d'offres lancé par le CPAS de Walcourt pour un module de logement 'habitat permanent'. Il s'agirait du premier logement de ce type en Wallonie, aménagé afin d'accueillir un ménage dans des conditions de salubrité décente. Mais depuis quelque temps, le profil des clients s'est diversifié. «Nous avons de plus en plus de privés qui se tournent vers nos services», illustre Moïra Bauraind. Une situation qui n'empêche pas le



Rassurez-vous,
les containers sont isolés.

COF d'enfoncer le clou sur le versant social et public. Une classe maternelle a été produite pour l'école communale d'Engis. La commune de Huy a également passé commande pour des bureaux. Le COF explorerait également quelques pistes du côté des AIS (agences immobilières sociales). Et dans ses brochures de promotion, l'association insiste sur le fait que le logement en container peut constituer une bonne solution pour des projets de Housing First.

Pas de doute, la structure est « sur la balle ». Elle a d'ailleurs développé un matériel de promotion impressionnant pour une asbl. Pour elle, les avantages de la formule « containers » sont nombreux. Une production de logements de qualité à prix réduit. Des travaux de terrassement préalables à l'installation peu compliqués, les containers étant posés sur des plots en béton. Un emploi local en circuit court accompagné d'un projet d'insertion socioprofessionnelle. Une économie sociale vivace. Et des délais de travail assez courts. « On dit toujours que l'économie sociale est lente. Nous sommes la preuve que c'est faux. Nous avons réalisé la classe maternelle d'Engis en 12 jours. Cela prouve aussi que l'économie sociale peut se positionner sur de la production industrielle et pas seulement sur un marché de services », explique Étienne Leroy.

Le voir pour le croire

Pour plaider sa cause, le COF a participé au salon des mandataires. Ceux-ci ont pu visiter un container témoin. Ce qui semble avoir eu de l'effet. « 80 bourgmestres se sont montrés intéressés », sourit Moïra Bauraind. « Dans le cas des containers, il faut le voir pour le croire. Il est important que les gens puissent y pénétrer et se rendre compte qu'il est possible de faire du logement dans cet espace », renchérit Étienne Leroy. Et effectivement, le container témoin de 24 mètres carrés que nous avons

pu visiter ne dégage pas vraiment d'impression claustrophobe. 11,85 mètres de long ; 2,05 mètres de large ; 2,45 mètres de haut. Le tout équipé d'une cuisine, d'une petite salle de bain et d'une chambre. Pour un loyer estimé à 300 euros par mois. Certains studios situés dans des bâtiments « traditionnels » ont moins de gueule que ça.

Étienne Leroy insiste aussi sur le fait que le container fourni au CPAS de Walcourt est autonome. Réservoir d'eau, chaudière électrique, toilette sèche, alimentation en gaz, groupe électrogène, tout est prévu. Un « plan habitat permanent » qui a d'ailleurs permis au COF de remporter le concours « Égalitude » pour l'innovation sociale de la Région wallonne. Et d'empocher 10.000 euros au passage. Une somme qui pourrait permettre à l'asbl de réaliser une étude énergétique de ses logements en containers. Ils pourraient à l'avenir être aménagés en passif.

Une limite de taille

S'il a pu bénéficier à ses débuts d'une bourse de développement octroyée par le cabinet de Jean-Claude Marcourt (PS), ministre wallon de l'Économie, afin de construire un prototype de container, le COF semble aujourd'hui sur des rails. « Nous arrivons à suivre le carnet de commandes, mais nous devons engager du personnel », explique Moïra Bauraind. Les stagiaires de la formation en soudure ne sont en effet pas les seuls à travailler sur les containers. Des travailleurs « classiques » sont aussi employés par le COF. Ce qui n'empêche pas la structure d'engager certains de ses stagiaires une fois leur cycle de formation terminé. « Nous n'avons pas vraiment de limite de taille dans le développement du COF, souligne Étienne Leroy. Certaines asbl sont plus grandes... Mais nous devons peut-être créer un jour des spin-off. On ne peut pas tout faire dans une même structure. » ■



Certains studios «traditionnels» ont moins de gueule que ça.

« Le prix de revient est très intéressant »

Maryse Robert est présidente du CPAS de Walcourt. Elle nous parle du container acheté par le CPAS.

Focales : Qu'est ce qui vous a poussé à opter pour un logement en container ?

Maryse Robert : Le CPAS était régulièrement sollicité pour réparer des caravanes en habitat permanent. Certaines étaient parfois en mauvais état. Nous nous sommes dès lors dit qu'il serait tout aussi bien d'avoir un logement neuf qui puisse servir d'outil de dépannage le temps de faire les réparations. Ce logement peut aussi servir comme logement d'urgence pour des personnes exclues de leur logement ou pour des jeunes qui ne s'entendent plus avec leurs parents. Nous nous situons dans une problématique plus générale d'une pénurie de logements en Wallonie.

F. Le container a des atouts ?

M.R. : Le prix de revient est très intéressant. 36.000 euros, ce n'est pas très cher. Et puis on peut mettre le container sur un camion, le déposer, et une heure après le logement est prêt. Il est de plus modulable, ce qui est très pratique, et tout de même assez luxueux. Il y a une chambre, une cuisine, un coin séjour, une petite salle de bain. Le tout pour 300 euros par mois, ce qui n'est pas énorme, mais qui permet tout de même au container d'être remboursé en un peu plus de dix ans.

F. : Votre container est déjà installé ?

M.R. : Non, malheureusement. Il est prêt mais nous attendons toujours la réponse au permis de bâtir que nous avons introduit. Une fois le permis octroyé, nous pourrions l'installer sur un terrain qui appartient à la commune, dans la zone d'habitat permanent. Et d'une manière plus générale, nous espérons un jour en installer plusieurs sur un terrain appartenant au CPAS.

F. : Où se trouve votre container maintenant ?

M.R. : Après livraison, il a d'abord été situé au centre de Walcourt. Les gens pouvaient le visiter, beaucoup de privés étaient d'ailleurs intéressés. Mais nous avons dû le ramener au COF le temps d'obtenir le permis. Il faut dire que certains dans la commune trouvent qu'il est scandaleux faire vivre des gens dans des containers.

F. : Il y a eu des réactions donc ?

M.R. : Oui, on n'a pas toujours été aidés... Je trouve ça dommage parce que c'est une belle initiative et que nous nous situons à un moment où il faut être inventifs, créatifs. Je vois de plus en plus de jeunes qui ont des difficultés à se loger... ■



Accros au métal

Derrière les containers aménagés par le COF, se cachent des hommes. Inscrits en préformation « soudure », ils auraient « le métier dans le corps ».

Le COF (Centre d'orientation et de formation) transforme des containers marins en espaces habitables depuis un peu plus d'un an. Mais derrière cette curiosité économique, qui semble peu à peu se transformer en petit succès, se cachent aussi des travailleurs. Et des stagiaires... Pour rappel, le COF est reconnu comme OISP (organisme d'insertion socio-professionnelle) depuis 1993. Et en 2011, suite à la reprise de l'EFT Trait d'union, il obtient l'agrément comme entreprise de formation par le travail - des appellations aujourd'hui regroupées sous le vocable de Cisp (centre d'insertion socioprofessionnelle).

Actif depuis sa création dans le secteur de la bureautique, le COF cherche alors « à développer des formations orientées emploi à destination notamment des hommes », explique Étienne Leroy, son directeur. Des formations EFT en parcs et jardins voient ainsi le jour. Du côté de l'agrément OISP, des filières comme cariste, portier/élingueur, conducteur d'engins de terrassement et... soudeur sont également créées en 2008-2009. Si la formation a été lancée afin de permettre aux stagiaires d'acquérir les compétences de base en soudure, « nous nous sommes ensuite rendu compte que les employeurs demandaient de la polyvalence,

raconte Stéphanie Close, directrice adjointe. Nous avons dès lors élevé le niveau de la pré-qualification, notamment en initiant les stagiaires à la peinture industrielle, afin d'augmenter leur employabilité. Cela permet aussi aux plus avancés de tester des techniques de soudure plus complexe.» La directrice adjointe le précise : cette tendance a rendu la préformation plus complète «sans écarter personne». Il n'empêche : les candidats pour chaque formation sont nombreux, ce qui oblige le COF à opérer une sélection. «Elle s'effectue sur la motivation personnelle et le projet professionnel. Quand une personne est refusée, nous ne la laissons pas dans le vague, nous la réorientons», explique France Lathouwers, formatrice ISP, notamment chargée de l'accompagnement psychosocial des stagiaires.

Suite à cette évolution, «nous nous sommes aussi dit qu'il serait bien que nos stagiaires en soudure puissent exécuter une sorte de 'chef d'oeuvre'», continue Étienne Leroy. Comme pour ce qui concerne les containers, ce sont les centres d'intérêt d'Étienne Leroy qui vont guider le choix de ce «chef-d'oeuvre». Ce sera le «COF d'eau», une vedette fluviale construite par quatre générations de stagiaires du COF, de juin 2011 à avril 2013.

Souder la tête à l'envers

En matière de pédagogie, la construction de ce bateau semble poursuivre le même objectif que l'aménagement de containers en espaces habitables : travailler la confiance en soi des stagiaires, la solidarité entre eux. La fierté de réaliser quelque chose, aussi. «Imaginez que vous êtes stagiaire en construction, que vous construisez des murs à longueur de journée et puis qu'*in fine* on les détruit. Quelle image est-ce que cela donne ?», interroge Étienne Leroy.

Il faut dire que la question semble primordiale pour les 24 stagiaires passant par la formation de soudeur chaque année (deux fois

doze stagiaires pour une période de six mois). Faiblement qualifiés, ils ont souvent connu un parcours chaotique. Ce qui ne les empêche pas, souvent, d'«accrocher au métal. Cela devient une passion, jusque dans leur corps et leurs doigts, teints de métal», explique France Lathouwers. D'après notre interlocutrice, le taux de décrochage serait d'ailleurs de 10%, ce qui est assez faible. Cela n'empêche pas les difficultés. «Soudeur, c'est un métier que l'on a dans le corps. C'est salissant, dur, bruyant, il faut souder dans toutes les positions. Je l'ai déjà fait la tête à l'envers. Certains stagiaires, quand ils arrivent, n'en sont pas toujours conscients», explique Jean-Luc Romain, un des deux formateurs en soudure. Quelques femmes s'aventurent parfois aussi dans ce monde très masculin. Si elles sont bien accueillies et que beaucoup se débrouillent très bien, cela reste une exception. «Les soudeurs sont des gens à l'état brut, qui se façonnent progressivement en tant qu'humains et qui ressortent avec un savoir-faire», note France Lathouwers.

«Au début ils doivent apprendre à souder. Ils travaillent ensuite sur les pièces des containers. Mais ce sont les travailleurs du COF qui placent les pièces et s'occupent de l'aménagement intérieur», explique France Lathouwers. D'ailleurs, tous n'ont pas et n'atteindront pas le même niveau. «Certains n'y arriveront jamais. Ils s'en rendent d'ailleurs compte. Nous les mettons alors sur un travail un peu plus 'secondaire', mais tout aussi important», détaille Gilles Rochez, l'autre formateur. «Certains sont capables de travailler directement sur des pièces concrètes. D'autres pas. Après, nous essayons de les amener le plus loin possible», précise France Lathouwers. Le plus loin, c'est la réalisation d'un bateau ou de pièces destinées aux containers.

«Pouvoir participer à un chantier comme celui-là montre aux stagiaires qu'il faut pouvoir être polyvalent», ajoute la formatrice. Cela



leur permet aussi de travailler en groupe. Facile ? « Il y a parfois des difficultés, admet Stéphanie Close. Certains stagiaires sont parfois agressifs, physiquement et verbalement. Les règles plus strictes en matière de chômage font que certaines personnes se présentent chez nous sous pression, ce qui entrave la démarche individuelle. Cela ne veut pas dire qu'ils ne feront pas de bons stagiaires, mais ça plombe tout de même un peu. »

Une préformation

Ce qu'on appelle formation est en fait une préformation, basée sur les quatre techniques de soudure (semi-automatique, électrode enrobée, chalumeau et TIG). D'une durée de six mois, elle est découpée en trois phases : un mois de suivi psychosocial et de théorie, quatre mois en atelier et un mois de stage. L'accompagnement psychosocial se centre notamment sur la représentation que les stagiaires se font du métier, sur la rédaction de lettres de motivation, de CV, ou sur la préparation à l'entretien d'embauche. Mais pas que ça. « Nous les aidons aussi à trouver un logement, des colis

de nourriture. Beaucoup sont esseulés, on en a même qui vivent dans leur voiture », se désole Stéphanie Close.

Si les 2.000 stagiaires accompagnés chaque année par le COF dans divers secteurs présentent un taux d'insertion de 65 à 70%. D'après certains, les soudeurs sont cependant un peu moins bien lotis. « Tout dépend du type de métier, mais aussi de la période de sortie des stagiaires ou encore du niveau des groupes. Si l'un d'eux est composé de stagiaires ayant un très bon niveau, cela va influencer le taux d'insertion », nuance Stéphanie Close. « Nous n'avons malheureusement pas assez de moyens pour effectuer du coaching après formation, regrette France Lathouwers. Mais nous travaillons en collaboration avec les missions régionales pour l'emploi, qui peuvent être un bon tremplin. Nous orientons également nos stagiaires vers des centres de formation qualifiants. » Mais le stage en entreprise reste le meilleur tremplin qui soit. Un parcours au COF peut aussi porter ses fruits : un tiers des travailleurs de la structure sont d'anciens stagiaires. ■



« C'est clair qu'on ne travaille pas avec les yeux »

Le site du COF a de quoi impressionner : des bâtiments à perte de vue et de longues distances à parcourir entre chacun d'eux. Le tout en longeant de longues allées bordées de containers et d'arbres laissant choir quelques noix sur la tête des visiteurs. Situé sur un zoning industriel, le COF a apparemment vu grand. Aussi faut-il quelques petites minutes de marche pour rejoindre le hangar ouvert aux quatre vents au sein duquel travaillent les stagiaires en soudure. À l'intérieur, cela crépite, mais à part cela un silence presque religieux règne. L'heure est visiblement à la concentration. Dans un coin, la structure métallique d'un bateau en voie de construction surplombe l'espace. C'est en passant dans son ombre intimidante que nous nous rendons dans un petit bureau où, assis sur une chaise, nous volons quelques minutes à deux stagiaires ayant accepté de nous parler.



Leith Bensalem

Focales : Expliquez-nous le parcours qui vous a amené en soudure au COF.

Leith Bensalem : J'étais déjà passé par le COF pour préparer mon permis de conduire théorique. J'étais resté en contact et j'ai décidé de m'orienter vers la soudure.

F. : Qu'est ce que ça vous apporte ?

L.B. : Ce qui me plaît le plus, c'est que je peux voir le fruit de mon travail. Pour moi qui ai fait auparavant des études de type « papier et crayon », c'est un changement. Et je sens que je m'améliore. Quand tu as bien réalisé une pièce, cela donne du courage. Mais pour ça, il faut de la volonté. Si tu es ici juste pour passer le temps, ça n'ira pas.

F. : Fatigant, la soudure ?

L.B. : C'est clair qu'on ne travaille pas avec les yeux. Et puis on manie aussi des machines de précision, ça peut être dangereux. Il faut avoir le moral, sinon...

F. : Et pour la suite ?

L.B. : Je dois d'abord trouver un stage en entreprise. Mais ce n'est pas évident. Si une boîte est en période creuse, elle ne va pas te prendre pour balayer...



Panayoti Coziofilis

Focales : Expliquez-nous le parcours qui vous a amené en soudure au COF.

Panayoti Coziofilis : Je viens de Grèce et je suis en Belgique depuis trois ans. Une fois ici, je suis d'abord passé par le COF pour suivre une formation en français. Et puis je suis passé à la formation en soudure. J'avais déjà travaillé en soudure en Grèce, mais en me limitant à la technique de l'électrode. Je veux travailler, et le Forem cherche des soudeurs.

F. : Qu'est ce que ça vous apporte ?

P.C. : Il y a l'apprentissage technique. Mais également l'humain. Le COF, c'est comme une famille. Je pense aux collègues, mais aussi aux travailleurs du COF qui sont là pour nous aider. Avant de venir ici, je me sentais isolé. Maintenant, ça a changé.

F. : Tout se passe donc bien ?

P.C. : Oui. Maintenant, il y a parfois des petites tensions. Certaines des personnes qui viennent ici le font pour éviter d'avoir des problèmes avec le chômage. Mais je ne fais pas attention. J'avance pour moi.

F. : Comment voyez-vous votre parcours après votre passage au COF ?

P.C. : J'aurai d'abord un stage. Peut-être au COF d'ailleurs, qui sait. Après j'espère trouver du travail. Mais si je n'y arrive pas, je rentrerai en Grèce. Ma femme y est restée et elle me manque.

Le COF, mais encore ?

On pourrait penser qu'avec ses containers, le COF a assez des chats à fouetter. Et bien non. Cette structure est en effet active dans bien des domaines... parfois aux antipodes les uns des autres. Comptant près de 70 travailleurs dans ses rangs, le COF développe une myriade d'activités et de formations. Les voici.

Les formations :

- Bureautique ;
- Français – remise à niveau ;
- Orientation socioprofessionnelle ;
- Explorez les métiers de la sécurité : pour découvrir les métiers de policier, pompier, militaire, agent pénitentiaire ;
- Manutention industrielle : cariste, pointier/elingueur, conducteur d'engins de terrassement ;
- Soudeur ;
- Préparation au permis de conduire théorique ;
- Parcs et jardins.

COF-e-Bus :

Le COF-e-Bus est un centre de formation mobile sous forme d'une semi-remorque légère. Ce véhicule peut sillonner les routes et se rapprocher de publics plus fragilisés. Muni d'ordinateurs portables, il a permis de donner des formations en Wallonie, à Bruxelles ou en Flandre.

Espace-rencontre Trimurti :

Un espace-rencontre est un lieu d'accueil neutre, transitoire et protégé, au sein duquel des intervenants sociaux assurent le lien entre un enfant et un parent à la suite d'une séparation. L'équipe d'intervenants est présente afin que les relations affectives entre un enfant et son parent, qui ne vivent pas ou plus ensemble, puissent se créer ou se recréer en dehors de tout contexte conflictuel ou dangereux.

Trimurti a été ouvert par le COF en avril 2001. Depuis février 2006, il est agréé par la Région wallonne et constitue l'espace-rencontre de référence pour l'arrondissement judiciaire de Huy. Un espace « Trimurti mobile », sous forme de semi-remorque, permet d'aller à la rencontre des publics ayant des difficultés à se déplacer.

Pour en savoir plus

COF

Rue du Parc Industriel, 6 - Allée 2
à 4540 Amay - site : <http://www.cof.be> -
tél. : 085 32 84 50 - courriel : infos@cof.be



focales

est une revue publiée en supplément d'Alter Échos.

Une initiative de l'Agence Alter, avec le soutien de la Wallonie.

Coordination : Marinette Mormont.

Ce cahier a été rédigé par Julien Winkel - Photos du COF

Il a été achevé en novembre 2014.

Layout, mise en page : Françoise Walthéry et Cécile Crivellaro.

Impression : Nouvelles imprimeries Havaux

Cette publication est en accès libre

sur www.alterechos.be (onglet Focales)

Agence Alter
■■■■■

